LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
(rédaction et administration)
A. E. ARMAND
30 — Rue des Amandiers — 30
PARIS

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 3 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

HUITIÈME ANNÉE — 386 | DIX CENTIMES | JEUDI 5 SEPTEMBRE 1912

Fin de Civilisation

La France et l'Espagne au Maroc, l'Italie en Tripolitaine, font acte de regression formidable.

La chasse à l'homme perpétuée, il y a peu de temps à Londres, et hier encore à Paris, impliquent une lâcheté qui n'a pas sa pareille dans l'histoire du monde.

L'Etat faisant appel à la dynamite, concurrent hypocrite d'un Ravachol et d'un Henry, vaut certes moins que le plus impitoyable bandit.

A quoi bon assombrir le tableau? *El Pais* de Madrid a raison en disant que les fusillades des Français à Fez ornent de fleurs le poignard d'un Caserio.

Le vandalisme et les infâmes cruautés des Italiens en Tripolitaine justifient les appels les plus terribles à la violence qu'on puisse imaginer.

La fièvre impérialiste voile la soif furieuse d'argent qui dévore la ploutocratie.

L'humanité, contemple, étonnée, ce retour épouvantable à la barbarie. Et, dans ce cas, le mot « barbarie » n'est qu'un euphémisme ; il n'y a pas de mot en aucune langue qui puisse décrire l'état des choses.

C'est la négation du progrès si vanté ; c'est un défi à la soi disant civilisation contemporaine.

Le monde assiste, impassible, à cette banqueroute colossale. Les millionnaires tiennent le haut du pavé ; les églises triomphent, la bourgeoisie dégénère ; les multitudes affamées sommeillent. Personne qui s'offre pour construire une digue contre l'eau impétueuse qui s'avance. Personne qui s'en préoccupe. Au sein d'une indifférence mortelle perdurent les atavismes guerriers, les stigmates de la brute, le patrimoine de servitude, d'esclavage, d'annihilation volontaire.

L'impérialisme est chose morte dans la mentalité des peuples soi-disant civilisés, mais il croît de façon puissante dans les réalités de la civilisation.

Les croyances religieuses ont peut-être perdu leur emprise légendaire sur la conscience universelle ; mais le pouvoir religieux, puissance de richesse et d'autorité, est au faite de l'inaccessible.

Les idées politiques se sont effondrées dans un ridicule sans appel. Cependant l'Etat et le gouvernement, tout puissants, dirigent et règlent le monde à leur gré, tout comme s'il s'agissait des pions d'un échiquier.

« L'économie » — la science orgueilleuse du tiers état émancipé — a fait bruyamment faillite ; on a perdu la foi en la sacro-sainte propriété, en la sage division du travail, en la divine concurrence mercantile. Cela n'empêche que les trusts, les syndicats, les sociétés anonymes, les grandes entreprises s'emparent des richesses de la terre et, impunément, font merveilleuse récolte.

Il ne reste rien à notre époque de caractéristique, sinon le *tic* singulier des prolétaires qui s'agitent.

De temps à autre une clameur de rebellion s'élève menaçante, effroyable. Un jour c'est en Italie, le lendemain en France, un autre jour en Espagne, en Hongrie, en Argentine : les étincelles jaillissent ici et là et se succèdent comme les éclairs qui sortent des nuées surchargées d'électricité.

Et les barbares qui dirigent et qui exploitent deviennent encore plus barbares, raffinent leurs cruautés, excitent et provoquent à la tuerie, à l'extermination. Expulsions, persécutions, emprisonnements, condamnations à mort, assassinats légaux et illégaux, on met tout en pratique pour donner le coup de grâce à la rébellion d'en bas.

Les multitudes surprises, se taisent, craintives, et cèdent à la lâcheté ambiante et se laissent entrainer vers les entreprises patriotiques, clamant des hymnes belliqueux. L'heure où les atavismes reprennent le dessus est aussi celle de la crise de tous les grands idéals.

Le socialisme, l'anarchisme n'ont fait qu'effleurer l'épiderme du populaire. Ils n'ont pénétré ni son cœur ni son cerveau. Le résultat est que se multiplient défections, bassesses, indignités; nombreux sont ceux qui renient plus de trois fois, plus de cent fois...

Le troupeau reste toujours le troupeau. On n'efface pas en un jour la longue hérédité de siècles innombrables. Et c'est sur elle justement que s'appuie la regression dont nous sommes les témoins. Et il est possible qu'il y ait un retour au féodéalisme, à l'esclavage, au pouvoir absolu des rois.

Tout est brutalité, sauvagerie, barbarie, cruauté, en haut, en bas, au milieu. Notre orgueil d'hommes de tolérance, d'hommes d'intelligence supérieure, d'hommes civilisés tombe lamentablement en pièces. Il est paradoxal de parler du retard et de l'inévolution des autres peuples. Nous sommes pires.

C'est la fin d'une civilisation. Lorsque tout est démoralisé : hier, aujourd'hui et demain, c'est que tout est fini. Le cycle historique recommence. La ruine est imminente parce que toutes les fondations cèdent, parce que tous les projets manquent de base. Les ruines vont se changer en décombres. Et des décombres, il faudra bien que surgisse un monde nouveau.

Aussi nouveau que cela ?

Ne le clamons pas trop haut. A vrai dire, tout jour qui se lève continue le précédent. Nous avons été un troupeau, nous le sommes, le serons-nous encore?

Je ne suis pas un homme de foi ; et parce que je ne le suis pas, ma vision de l'avenir immédiat n'est point conforme à mes aspirations de liberté, de liberté égale pour tous.

C'est la justice, c'est l'amour c'est, l'équité souveraine, c'est la libération suprême de l'homme que nous voulons; et tous le voudraient comme nous, si la bête humaine et l'héritage du passé ne nous tiraient férocement en arrière. Peut-être le troupeau se rajeunira-t-il et de nouveaux pasteurs le mèneront-ils vers ses destinées. Il faudra lutter encore. De pareilles ruines ne peuvent sortir de beaux, d'harmonieux palais.

Peu importe : luttons ! Dépourvus de foi, mais en insistant maintenant et toujours. C'est en insistant qu'on commence à être libre. C'est en commençant à être libre qu'on modifie l'ambiance, qu'on améliore le patrimoine héréditaire, qu'on se met en marche vers une aube de progrès, de lumière, de vérité.

Une civilisation touche à sa fin. Une autre civilisation suivra. Et ainsi de suite. Chacune d'elle meilleure et plus achevée que la précédente.

Donc, luttons sans trêve. Sans nous soucier de la proximité ou de l'éloignement de la victoire. Quiconque n'a pas la volonté de lutter, dépourvu de foi, insouciant au succès du moment, que celui-là ne sorte pas du troupeau : il y retournera fatalement.

Et si les victoires actuelles profitent aux mauvais bergers des troupeaux à venir, redoublons d'efforts, car elles nous crient — ces victoires — qu'il est encore nécessaire de porter à nos semblables la flamme de la liberté et le feu de la rébellion. Ricardo MELLA.

Le Droit au Vol

Le droit au vol ? — il serait logique si le vol est considéré en tant que reprise individuelle.

La bourgeoisie s'est arrogée de tels droits — tous les droits, pouvons-nous dire — qu'il est très plausible et non du domaine du rêve de songer que certains pourraient renverser l'équilibre des faits présents et instaurer un nouvel état de choses : le droit au vol ! Mais le vol banal et vulgaire, jusqu'à celui qui s'opère avec quelque forme, s'étale et se pratique du haut au bas de l'échelle sociale. Le plus bel aigrefin, le plus grand voleur, pourvu qu'il sache respecter la façade, passe pour un génie, est encensé, béni et considéré. On l'approuve, on les approuve, lui et ceux qui ont su « arriver », s'imposer à leurs contemporains.

L'usinier s'enrichit sans vergogne au détriment de ses ouvriers, lesquels acceptent des prix de famine pour façonner la matière confiée à leurs soins. Il revend au plus haut prix une marchandise défectueuse, sabotée (oh ! involontairement), parce que les dits ouvriers s'imposent un labeur double en voulant, malgré la modicité des salaires à eux octroyés, se faire un gain équivalent à un travail mieux payé avec moins d'efforts. D'où production défectueuse et gaspillage d'énergie productrice. Le boucher vole en vendant de la viande d'inférieure qualité. Le meunier vole en mélangeant du talc à sa farine. Le mastroquet empoisonne. L'épicier et le tailleur volent sur les marchandises qu'ils débitent. L'Etat vole par ses maisons de tolérance qui lui versent une redevance, ses tripots où s'enmagasinent des monceaux d'or et de billets, ses champs de courses, etc., et de combien d'autres façons. C'est partout le vol, l'escroquerie, la fraude. Le financier vole journellement par ses coups de bourse ou autres manœuvres frauduleuses. Le Juge ? il vole également, mais quelque chose de plus que de l'argent. Il vole la liberté à des réfractaires qui, sortis de cette masse aveulie toujours disposée à se laisser tondre et duper, ont eu l'inconcevable audace de vouloir prendre place parmi cette horde immense de vautours et d'éperviers. Ceux-ci détiennent l'assiette, le menu est bon, le peuple approuve. Donc, toute mesure de coercition est juste qui vise à mâter ces insensés.

D'aucuns, tout dernièrement, voulurent s'attaquer au monstre social ; les fous ! Ils payèrent de leur vie cette inconcevable témérité. Le monstre avait tremblé, mais, approuvé par la masse, il sourit maintenant, montre les crocs... Qui sait si de nouveaux insensés ne se préparent pas, anxieux d'atteindre l'hydre dans sa partie la plus sensible : l'argent.

Et puisque vol il y a, je ne vois nul inconvénient, en tant qu'anarchiste, à ce qu'on s'efforce par tous les moyens, de se libérer, de sortir de la torpeur populaire.

La bourgeoisie s'est adjugé le droit au vol... pourquoi ne deviendrait-il pas nôtre ?

Romain BULLDOCE.

CHIQUENAUDES et CROQUIGNOLES

Le collégien anarchiste individualiste, Nietzsche et « la Guerre Sociale »

Dans un très récent numéro, la Guerre Sociale *publie une lettre émanant d'un jeune collégien, qui mélange en une même salade indigeste et Nietzsche, et l'anarchisme individualiste et la* Guerre Sociale

J'avoue — très humblement — que je n'y ai compris goutte.

Je ne comprends pas — mais pas du tout — ce que les idées de Nietzsche et la philosophie anarchiste individualiste peuvent avoir de commun avec « la méthode de combat » de l'organe de l'extrême gauche socialiste unifiée.

Le collégien prend-il l'état major de la Guerre Sociale *pour une collection de surhommes ?*

Ou, étant donné leur point de vue de la discipline qui fait la force des armées, même révolutionnaire, les confond-t-il avec des anarchistes individualistes, les hors discipline par excellence ?

Ou a-t-il voulu dire : qu'individualistes plus que les plus farouches individualistes, ils ont été assez malins pour abandonner l'anarchisme obscur où il n'y a rien à récolter pour une estrade en vue où il y a à glaner davantage de profits sous tous les rapports .... sans insister, s. v. p.

Marier cet individualisme là avec le nôtre, mon jeune collégien, autant vaudrait accoupler la carpe et le lapin.

Snobisme d'outre atlantique.

Pauvres et naïfs noëls du moyen âge, l'admiration que vous traduisiez n'était rien, en comparaison du bluff de curiosité, qu'a soulevée la naissance du petit Astor.

Non seulement la foule étaient nombreuse devant l'hôtel de la veuve milliardaire qu'on dût intert rompre la circulation, mais les journaux américains racontent que nul événement, depuis le krach 1907, n'avait causé pareille agitation.

Au moyen âge, l'idéal de l'adoration, pour la multitude, c'était un enfant né dans une étable. Aujourd'hui, son admiration est provoquée par un baby qui pèse 7 livres 1/4, dont la layette coûte 225.000 fr. et à qui on octroie, pour veiller sur sa minuscule personne : trois médecins et huit nourrices...

Et on affirme qu'il y a progrès.

LE GUÉPIN.

Des siècles durant les hommes se, sont efforcés en vain de découvrir la science du gouvernement ; or, la voici: que les hommes cessent donc entièrement d'essayer de se gouverner les uns les autres, qu'ils apprennent à connaître les conséquences de leurs propres actes et qu'ils arrangent leurs relations mutuelles sur une base scientifique telle que les suites désagréables retomberont à la charge de l'auteur de l'acte.

STEPHEN PEARL ANDREWS.

Pour faire réfléchir

...L'Association, en un mot, est-elle une puissance économique ?...

Je réponds, quant à moi, catégoriquement : Non, l'Association n'est point une force économique. L'Association est de sa nature stérile, nuisible même, car elle est une entrave à la liberté du travailleur. Les auteurs responsables des utopies fraternitaires par lesquelles tant de gens se laissent encore séduire, ont attribué sans motif, sans preuves, au contrat de société, *une vertu et une efficacité qui n'appartient qu'à la force collective, à la division du travail ou à l'échange.....*

Lorsqu'une société industrielle ou commerciale a pour but, soit de mettre en œuvre une des grandes forces économiques, soit d'exploiter un fonds dont la nature exige qu'il reste indivis, un monopole, une clientèle : la société formée pour cet objet peut avoir un résultat prospère ; mais ce résultat elle ne le crée pas en vertu de son principe, *elle le doit à ses moyens. Cela est si vrai, que toutes les fois que le même résultat peut-être obtenu sans association, on préfère ne pas le faire. L'association est un lien qui répugne naturellement à la liberté et auquel on ne consent à se soumettre qu'autant qu'on y trouve une indemnité suffisante, en sorte qu'on peut opposer à toutes les utopies sociétaires, cette règle pratique : « Ce n'est jamais que malgré lui, et parce qu'il ne peut faire autrement, que l'homme s'associe ».*

P. J. PROUDHON.

Au sortir du bois

Au sortir du bois, mon anarchiste individualiste se trouva face à face avec trois hommes qui, apparemment, se querellaient, mais parurent, dès qu'ils le virent, se retrouver d'accord.

Le premier était de haute taille ou semblait tel. De son pardessus — une peau de bête façonnée à sa taille — émergeaient des poignets trapus et velus. Sa main serrait un énorme bâton noueux. Ses pieds s'étalaient immenses sur le sol, comme s'ils eussent voulu en prendre possession en s'y fixant. Une lueur étrange, phosphorescente, brillait dans ses yeux, illuminant un regard à la fois fauve et fascinateur.

Le second, de taille moyenne, n'avait rien d'extraordinaire ni dans son allure ni dans sa carrure. Il était habillé comme tout le monde, c'est-à-dire que la coupe de ses vêtements n'avait rien qu'on pût taxer d'originalité. Regard, pieds, mains, gestes, tout était ordinaire en lui. De la poche de son veston sortait un parchemin dont le titre apparaissait en pleine lumière : « Déclaration des droits de l'homme », et de sa main droite il se reposait sur une pique, la pointe fichée en terre.

Le troisième était si maigre qu'il paraissait un géant. Et cette impression se confirmait du fait d'une redingote longue, si longue qu'elle l'enveloppait tout entier, du col au talon — une redingote flottant à la brise, s'ouvrant et se fermant tour à tour, dont les basques se relevaient, venaient battre les genoux pour reprendre ensuite leur position première — une redingote tenant de la soutane, de la cape et de la toge. Et des manches sortaient des mains fines, tellement qu'on les eût dit diaphanes. Et des yeux de ce troisième compagnon, levés vers le ciel, on ne voyait le plus souvent que le blanc. Il portait en bandoulière un tambour.

Comme mon ami allait les dépasser, voici que les trois êtres l'interpellèrent.

— Es-tu si fier l'ami, dit le second, l'homme à l'allure moyenne, que tu passes ainsi sans nous souhaiter le bonjour ?

— Je ne vous connais point et je ne vous demande rien.

Je n'ai point affaire à vous. Vous n'êtes point de mes amis. Mes intérêts me forcent à ne point m'arrêter. Je vais mon chemin.

— Tout beau, reprit l'homme à la carrure ordinaire. Quiconque se hasarde en ces parages est tenu d'expliquer sa présence ici. Tu parles comme si tu n'avais de compte à rendre à personne. Quelle folie ! Comme si pour tout ce que tu es ou tu as, tu ne dépendais pas de tout le monde. Tu as toujours à faire à autrui et si tu ne nous demandes rien, moi le nommé Sociétaire, je te somme d'exprimer ton avis au sujet d'une discussion qui venait d'éclater lorsque tu es venu nous troubler..

— Mais je n'ai point et n'ai jamais eu l'intention de vous troubler. Je veux uniquement passer mon chemin et m'en aller rejoindre des amis qui m'attendent loin d'ici.

— Que ce soit ta faute ou non, tu ne nous en as pas moins interrompus par le bruit de tes pas. Ecoute donc et laisse moi te présenter mes compagnons de discussion : Surhomme et Monteur-de-Coups. Au moment donc où tu es apparu, nous discutions de la dépendance de l'individu-unité à l'égard de la Société-totalité...

— Dépendance? Mais je ne conçois, moi, de dépendance ou de solidarité à l'égard d'un milieu que celle que j'accepte. Je suis un homme de liberté et j'ai l'autorité en horreur...

— Moi aussi, dit Surhomme, j'ai l'autorité en horreur; je suis le Puissant qui n'admet point de pouvoir au-dessus de lui et je suis prêt à monter sur le trône afin de ne pas être un sujet...

— C'est-à-dire, répliqua mon voyageur, qu'afin d'être l'affranchi, tu réduirais tout le reste du monde en esclavage. Ami, ton idéal ne me sourit point. Si je ne veux être pas plus un esclave qu'un sujet, ni un citoyen, je ne veux pas non plus être un maître, un roi ou un législateur... Je suis un homme seul, un isolé, un unique et je n'entends pas plus être lié à des supérieurs qui me dominent qu'être attaché à des inférieurs que je dominerais..,

— Mais, dit Sociétaire, tu nous as parlé d'amis qui t'attendaient ..

— Sans doute, des hommes seuls, des autonomes comme moi, avec lesquels je m'associe pour certaines besognes sans rien perdre de mon indépendance et à qui j'ai promis de les rejoindre à une certaine heure.... Cette heure s'approche, je m'en aperçois au soleil qui commence à décliner; aussi ai-je hâte de prendre congé de vous, n'ayant rien d'autre à vous dire...

— Est-ce qu'il peut exister des « hommes seuls » et des « autonomes » dans une société humaine? reprit Sociétaire. N'importe lequel des humains, du plus riche au plus pauvre, dépend du reste de ses semblables ; il est fatal qu'il en dépende ; il ne peut y échapper et cette dépendance lui est imposée par la force des circonstances sociales qui régissent le milieu dont il est partie intégrante, qu'il le veuille ou non.

— Exactement. Mais je prétends que ne compte pas ce qui est imposé...

— A moins que ce soit par plus fort que soi, interrompit Surhomme.

— ...et qu'à l'égard de ce qui est imposé nul n'est tenu à aucun respect.

— Erreur, répliqua Sociétaire, les sociétés ne peuvent exister que basées sur l'autorité — une convention plus ou moins libérale émanant de la volonté d'un seul, de plusieurs ou du plus grand nombre à laquelle tous, sans exception, doivent se conformer — et les hommes ne peuvent exister que vivant en société.

— Mais un jour viendra, prononça Monteur-de-Coups, avec un trémolo dans la voix, où l'autorité ne sera plus nécessaire pour vivre en société ; une aube luira où unis dans la fraternité, les hommes bons, purs, sains, forts, ignorant l'envie et les passions, se mettront à vivre dans un état de bonheur continuel et impérissable.

— Folie, riposta Surhomme. Chacun à sa place : les faibles au service des forts, les débiles pour préparer les voies aux puissants et que l'élite jouisse du bonheur qui lui revient en toute légitimité.

— Vous êtes tous deux des rêveurs, ricana Sociétaire. Les lois seront toujours nécessaires pour contenir en des limites de juste milieu les turbulents qui voudraient contrevenir à l'ordre social. Et l'histoire nous montre que les extra-forts et les extra-puissants ont succombé dès que, par trop molestés, les moyens et les médiocres ont unis leurs efforts pour les abattre.. Que dis-tu de tout cela, ô étranger ?

— Rien d'autre, dit mon ami, qu'en vous écoutant, je n'apprends rien que je sache. Or, comme je vous le disais en commençant, vous n'êtes point de mes amis. A dire vrai, vous êtes des ennemis et d'irréconciliables adversaires. Mon ennemi est quiconque préconise un état de choses social où l'individu dépend pour sa vie de l'autorité d'un contrat que lui impose une majorité de ses semblables. Mon ennemi est quiconque prétend affirmer son indépendance en réduisant autrui en servitude s'il le faut. Mon ennemi est quiconque veut m'endormir en retenant ma vue sur un mirage d'humanités de rêve. Je prends les hommes tels qu'ils sont et pour ce qu'ils sont ; je refuse de me laisser dominer par n'importe lequel d'entre eux, je ne veux m'imposer à qui que ce soit, et parce que je veux suivre mon chemin seul ou en compagnie de qui me plait ; je ne veux rendre de compte à personne, n'engageant que ma responsabilité. Je ne me place point sur l'offensive, mais à l'égard de qui veut intervenir dans ma marche et l'interrompre, je me situe sur la défensive... Nous ne sommes point du même bord. Adieu donc...

Mais voici que s'étant concertés d'un regard, Sociétaire et Surhomme s'élancèrent sur ses traces et l'ayant rejoint le tuèrent, l'un le traversant, de dos, de part en part ; l'autre l'assommant à coup de trique. Cela tandis que Monteur-de-Coups jouait du tambour pour étouffer de possibles aqpels au secours.

Et ils se dirent l'un à l'autre : Il vaut mieux qu'un tel homme meure, car il est de ceux qui ne laissent rien debout, ni l'Autorité, ni la Force, ni la Société, ni l'Illusion. Et de cela que nous vivons.

E. ARMAND.

L'ÉDUCATEUR

Le prêtre vint d'abord. Parmi les éclairs et le tonnerre, il grava sur des tables de pierre : « Tu ne boiras pas — *pas* — *PAS* de fiel ». Et les hommes se dirent l'un à l'autre : « Certainement, le fiel doit être l'essence de la vie ; il nous en faut boire ou mourir ».

Le Prophète vint ensuite, il se couvrit la tête de cendres et hurla : « Quiconque boit du fiel verra la ruine tomber sur sa tête ; Dieu châtiera son corps et Satan prendra possession de son âme ». Et les hommes se dirent : « Les Dieux ont peur que nous buvions de ce fiel et devenions leurs égaux ».

Le Réformateur vint après et il taxa le fabricant de fiel ; il imposa une patente aux débitants de fiel et en interdit la consommation. Le fiel haussa de prix, si bien que les hommes se dirent : « Comme tout irait bien si nous avions du fiel à satiété ».

Puis l'Homme d'Etat apparut et il rédigea une loi qu'il fit placarder sur la place du marché ; elle disait : « Celui qui boira du fiel aura le front marqué du fer rouge ; il sera jeté au fond du cachot le plus sombre et pendu à un arbre ». Et les hommes se mirent à boire du fiel en secret, jusqu'à ce que ce fut devenu une habitude.

L'Educateur vint enfin et il remplit la coupe de fiel ; il la présenta aux Hommes en s'écriant : « Buvez-en ; buvez-en jusqu'à la lie et ayez-en votre saoûl ». Et lorsque les hommes eurent bu à satiété, ils connurent la vanité de la convoitise et ils s'aperçurent de l'amertume du fiel. BOLTON HALL.

Rationalisme et Neutralisme

Il existe, parmi nous, anarchistes, une maladie funeste. C'est que, dès que nous concevons telle ou telle théorie ou que nous nous décidons pour telle ou telle méthode, nous nous élançons, décidés à la conquête des extrêmes.

Quand nous discutons, il ne nous suffit pas d'exposer ou de proposer; nous ne regardons pas à faire tous nos efforts pour imposer. L'argumentation de celui qui discute avec nous ne nous touche en rien. Souvent, il est vrai, on ne comprend pas la plupart du temps, on ne veut pas comprendre. Entraînés par notre esprit exclusiviste, notre but est de confondre l'adversaire, grâce à des phrases artificielles ou à des sophismes plus ou moins audacieux. Le mode d'emploi importe peu. Avec tel contradicteur qui sait se mettre en colère au cours des discussions, on inventera pour le provoquer mille pièges grossiers : on tirera mêlés, estropiés, de son répertoire, les vocables et les concepts. Avec tel autre, on changera à volonté la valeur des paroles et des idées. On discute de façon saccadée, on fait des efforts suprêmes pour avoir raison. et quand on n'en peut mais, quand on ne sait plus que répondre, quoi opposer, le mépris et l'ironie, désastreusement cultivées, mêlées à l'insuffisance et à l'amour-propre, réduisent au silence les lèvres, ou brisent la plume.

C'est lamentable, mais c'est certain. Le nier serait nous tromper en nous dissimulant nos erreurs.

⁂

On a discuté amplement le problème de l'enseignement. Nous avons vu d'un côté invoquer des raisons et des désirs d'entente ; de l'autre, on s'est esquivé et on a battu en retraite. On a discuté, et bien vite, on a donné une mauvaise tournure à la discussion, malgré l'insistance d'une des parties belligérantes qui demandait qu'on mît les points sur les *i*. Quand on a été à bout d'arguments, on s'est rabattu sur l'interprétation à donner aux mots. Chose qui nous importe peu, car « rarement les mots expriment avec fidélité notre pensée »

L'essentiel, à mon sens, ce n'est pas la magie des paroles séductrices, mais c'est savoir ce qui se cache sous telle ou telle expression. Depuis quelques années, le terme « rationaliste » règne avec orgueil. Après l'avoir promené dans tous les livres de philosophie classique, on a voulu le moderniser et l'introduire courageusement dans la pédagogie. Si bien que, par étymologie et peut-être aussi par sa sonorité, il a été adopté par tout une secte pour dénommer l'espèce d'enseignement qu'elle a choisi et pour le distinguer des autres.

L'enseignement religieux pur est discrédité. Nous n'en parlerons donc pas. De la laïque, nous connaissons tous les résultats. Elle a cessé d'enseigner de croire à Dieu pour apprendre à adorer l'idole Patrie ; elle a cessé de modeler l'enfance sur la croyance religieuse pour fabriquer de solides patriotes, de passifs citoyens, des croyants en les lois humaines. Hier, esclaves de la justice divine, ils ne le sont pas moins de la justice humaine. « Qu'on instruise l'enfant ra-tion nel-le-ment, qu'on lui apprenne à haïr la série des institutions malsaines, qu'on fasse de lui un futur anarchiste et nous en finirons ainsi facilement avec tout ce qui donne naissance au mal-être existant sur la terre. »

On a raisonné de la sorte. On a dit de même. On a parlé de tactique rationaliste, de principes rationalistes et d'idées rationalistes. Et le tout a été appliqué à l'enseignement, ce qui en a fait un dogme, un credo, une chapelle de plus. On a dit aussi, en se levant contre le doctrinarisme régnant à l'école, qu'avec le rationalisme, on poursuit l'instruction saine et raisonnée, libérée d'erreurs et de préjugés.

Qu'on me permette de douter de cette affirmation lancée à la légère, car je connais tant soit peu ce qu'on a enseigné au nom du rationalisme, on a fait de la propagande anarchiste; on a dit à l'enfant que le propriétaire est un voleur qui a légalisé audacieusement le fruit de ses rapines; qu'il est ridicule que des hommes s'habillent en soldats; que Dieu n'existe pas; qu'un jour, l'humanité vivra sans tyrans, sans armements, sans lois, sans propriétaires ; que ce jour-là les produits du travail commun seront à la disposition de tous que le crime disparaîtra et que tous vivront en harmonie.

Y a-t-il dans tout cela des erreurs, des préjugés? Dans le cercle de la bonne foi, il y a place aussi pour l'équivoque. Nous sommes trop simplistes et aussi trop ambitieux. N'est-t-il pas ridicule, par exemple, de vouloir faire un philosophe ou un sociologue d'un gamin de douze ans? Gardons pour nous nos sermons et ne tourmentons pas avec nos problèmes ardus ceux qui sont à l'âge de jouer à la balle et non à celui de la réflexion.

N'est ce pas un véritable crime que de forcer l'enfant à aborder les problèmes sociaux? Et sous quelle forme ? En lui imposant nos croyances, en en faisant l'héritier de notre point de vue, en lui enseignant à réciter nos rosaires, en l'encloîtrant dans la prison de nos opinions, en l'enserrant dans la camisole de force de nos doctrines. Nous continuons la tradition. Comme les religieux, comme les démocrates, nous voici lancés à la chasse de l'enfant, plaçant, comme les autres, l'école au service d'un dogme, d'un préjugé, d'un régime (tout dépend de l'enthousiasme de l'imagination) dont la réalisation est plus ou moins discutable.

Et tout cela, en vertu de quel droit, messieurs les anarchistes ? Est-ce au nom de l'anarchisme que vous imposez vos idées ? Auriez-vous oublié que l'anarchisme fraternise mal avec un geste quelconque d'imposition ? Renoncez à votre étiquette si cela vous est sorti de la mémoire, car si vous avez changé l'extérieur, vous imitez — au fond — votre ancêtre du moyen-âge. Qu'ils cessent de se dire des anarchistes, ceux qui, profitant de la faible résistance qu'oppose l'enfance, lui imposent une opinion : le dogme d'une société problématique.

Sur le terrain des idées tout se peut affirmer, tout se peut nier. Les arguments ne font pas défaut. Qui vous pousse à croire que vous êtes possesseurs de la vérité incontestable — que demain vous appartient — que les choses suivront le cours que vous leur avez tracé ? Est-ce que vous n'avez jamais été assailli par le doute que vous pouviez vous tromper ? N'avez-vous jamais discuté vos croyances en votre for intérieur ? Ne vous est-il jamais venu à la pensée que la société de vos rêves, préexpliquée dans tous ses détails, pourrait bien être irréalisable ? Ne vous est-il jamais venu à l'esprit le moindre soupçon que l'anarchisme peut passer dans l'histoire comme y passèrent toutes les écoles philosophiques qui ne laissèrent sur la marche des sociétés que de très légères modifications ? Vous n'avez pas douté parce que vous êtes des croyants, parce que vous êtes des énamourés et il n'est pas d'amoureux qui soit en état de douter de la beauté de sa dulcinée.

⁂

Dans tous les romans on rencontre deux protagonistes diamétralement opposés. De la naissance à la mort, la vie du personnage sympathique est un enchaînement de vertus Par contre du type antipathique, tous les actes sont irrémédiablement pervers.

C'est ainsi qu'on a loué sur tous les tons le « rationalisme » et qu'on a attribué au « neutralisme » toutes les incohérences.

Que comprend-on par neutralisme à l'école ? Est ce d'insister pour qu'on aille à la recherche des extrêmes ? De se rabattre sur l'étymologie du mot pour parler avec la conviction d'un absolutiste ? De la traduire par : abandon total de l'enfant à ce que nous avons l'habitude d'appeler *hasard* ? Pour moi, le neutralisme à l'école ne signifie rien de plus que s'abstenir d'endoctriner, d'enseigner aucune tendance philosophique, de ne pas mouler l'enfant sur des clichés qui nous sont chers, bien qu'ils ne soient ni indiscutables ni purs de tout alliage.

Ne veut-on pas cependant que l'enfant connaisse, qu'il sache d'accord. Mais non qu'il répète une leçon de club enseignée par un maître dénué de scrupules, car la pédagogie n'a point pour objet de mettre les générations au service d'une forme sociale passagère — hypothétique ou réelle, future ou présente. Car il n'est personne d'aussi impuissant et d'aussi ignorant que celui qui *sait* sans penser ni analyser, celui qui n'a jamais appris ni expérimenté par soi-même.

On peut orienter l'enfant par les sentiers de sa dignité personnelle et de son indépendance. Mais de là à l'instruire dans l'exercice d'un idéal concret, de là à l'engeôler dans le cercle d'un dogme quelconque, il y a loin.

La tâche du maître est de se préoccuper du développement particulier à l'enfant. Qu'on se garde de lui enseigner un système quelconque de liberté. Qu'on le place, au contraire, dans les conditions nécessaires pour qu'il le vive Le résultat ? On peut être sûr que si l'on a pas fait de lui un révolté rageur, lorsqu'il aura crû en âge, il lui suffira de ne pas rencontrer dans la société la liberté à laquelle il était accoutumé pour qu'il se révolte. Exercé à la pratique de n'admettre comme vérité que ce qu'il a examiné et déterminé comme tel, accoutumé à n'accepter rien qui soit imposé, il serait rare qu'il se plie devant les conventionalismes et qu'il se soumette aux fausses tés ambiantes. Et ses actes ne seront pas le résultat d'une révolte apprise comme une leçon, mais bien une rupture consciente avec toutes les furies acharnées à la diminution de sa personnalité.

Rafaël ZURIAGA.

☞ Vient de paraître

L'Apologie du Crime

par MAURICIUS

L'exempl. : 0,10 -:- Le cent : 7 fr.

— En vente à *l'anarchie* —

L'Illégalisme

VII

Attitudes

Les malfaiteurs ne nous illusionnant plus, nous verrons le crime tel qu'il est: un mal inéluctable dérivant d'une structure sociale défectueuse. Est-ce à dire qu'imitant la récente réserve des anarchistes assagis par le commerce et des bons bergers révolutionnaires soucieux de ne point effaroucher le public, nous puissions nous désintéresser de ceux que la loi étrangle pour des méfaits dont ils ne sont pas responsables? Ferons-nous la distinction subtile — et un peu lâche, au fond — des délits politiques « honorables » et des délits de droit commun déshonorants? Affecterons-nous d'observer le respect légal de la propriété ? Si je ne me posais ces questions, on ne manquerait pas de me les poser malicieusement; la logique passionnelle veut que d'un excès l'on tombe dans l'excès contraire. Ce serait déplorable. L'anarchiste n'a pas à respecter davantage les lois écrites qu'il n'accepte les préjugés les convenances, les règles morales antagoniques à sa raison et à son caractère. Il serait puéril s'il faisait tel mouvement de préférence à tel autre parce que contraire à l'impératif légal (le mot il-légalisme semble pourtant indiquer une intention de ce genre). La loi vaut d'être connue comme un obstacle qu'il est périlleux d'aborder franchement.

Les réfractaires? Nous aurons souvent à les défendre contre les Répressions à la fois insanes et féroces dont ils sont l'objet, c'est-à-dire contre le talion de la foule incompréhensive, contre une Justice arriérée même par rapport à la société bourgeoise, contre une coercition qui rétablit vainement la torture dans ses maisons de réclusions où l'on abrutit le criminel, dans ses colonies pénitencières où l'on pervertit des enfants, dans ses bagnes, enfers d'où l'on ne revient pas.... Quand les journaux qui vivent en partie de la bestialité populaire, auxquels les assassinats et les viols procurent des bénéfices nets, réclameront des mesures énergiques pour enrayer la criminalité, prôneront le rétablissement du fouet, en appelleront à la Loi de Lynch, nous désignerons, nous, les Responsables: les riches, les oisifs, les maîtres, dont la richesse provient du crime, dont l'oisiveté est un défi aux pauvres, le luxe un appât, l'autorité une insulte. Nous dirons par quels chemins de souffrances l'homme descend — ou monte — à la révolte du primitif qui, n'importe à quel prix, arrache sa pitance. Aux chiffres des statisticiens salariés des gazettes, nous en opposerons d'autres, établissant comment avec l'assentiment des moralistes, le concours des religions, le secours du Code, on assassine les foules (surmenage, alcoolisme, privations). Nous ne cacherons pas qu'il est heureux, à notre avis, qu'en succombant, elles lèguent à la Société une descendance dont il faut bien qu'elle s'occupe!

Et nous exalterons, partout où elle se manifestera, l'audace, qualité virile, prouvant l'aptitude des êtres à la vie. Nous prouverons qu'il n'est pas possible à l'homme sain de s'accommoder paisiblement des contraintes sociales. Le sentiment qu'il est dans notre rôle d'éveiller autour de nous l'amour de la vie, nous inspire le dégoût des soumissions et une vive sympathie pour tout ce qui est nouveau, vigoureux, audacieux. Nous ne le tairons pas laissant à de plus experts dialecticiens le soin de trouver des formules modérés. Si des bandits — qu'ils soient des nôtres ou non — nous donnent à tous un exemple de bravoure qui tranche sur la résignation des uns, la jactance des autres, le ratiocinage des troisièmes, nous n'approuverons peut-être pas leurs mobiles, mais nous ne leur ménagerons point l'éloge dû à l'audace.

***

Mais il nous appartient de résister à l'emprise du milieu par des moyens plus conformes à notre but, plus pratiques aussi. La lutte est dans le travail autant que dans le vol, exigeant la même énergie. Elle attend l'anarchiste à chaque pas. A lui de choisir ses armes et son terrain. A lui de refuser un combat qu'il sait devoir finir désastreusement et des armes qui lui feront plus de mal qu'à ses adversaires. Qu'il ait la vaillance de chercher sa voie dans un autre sens. Qu'il essaie — sans bluff et sans utopisme niais — de vivre ce labeur en camaraderie, objet de tant de palabres!

Un des avantages de cette orientation de son initiative, sera de présenter l'anarchisme sous sa face constructive — et non comme une négation facile ou une impulsion de révolte plus instinctive que réfléchie. Point n'est désirable qu'on nous assimile en bloc aux réfractaires, desquels un abîme nous sépare le plus souvent. L'anarchisme est une révolte, mais complète: intellectuelle et morale avant d'impulser des tentatives de réalisation pratique. On pourra comprendre enfin que nous sommes les seuls ennemis du Crime soigneusement réglementé et entretenu par ceux qui s'amusent à le châtier inutilement chez les vaincus. On saura que si des nôtres apparaissaient quelquefois en Réfractaires redoutables, ce n'est pas de leur propre gré : ils voulaient être libres, se sachant capables de bien vivre; le pain, le bel effort par lequel ils voulaient l'obtenir, tout leur fut refusé.

Nous le dirons. Car il ne nous semble pas contestable que le refus du servage économique est aussi légitime que celui des obligations politiques. Ou bien, pénétrant hardiment dans l'absurde, il faut nier à l'individu le droit (!) d'obéir à l'instinct de conservation... Nous laisserons à Jean Grave le privilège acquis en des années de pontificat de « lâcher » solennellement les illégaux toutes les fois que le beau geste se peut faire sans danger.

— Mon camarade est libre de ses actions tant qu'il ne me gêne pas. Lui plaît-il de « prendre » carrément l'argent où il se trouve? C'est son affaire. Je lui conseillerai, s'il consent à m'entendre, d'y réfléchir mûrement en dehors des considérations sur le « droit de reprise... » Mais quoiqu'il décide, il restera mon camarade. Il le restera devenu compromettant, le pauvre bougre, en cour d'assise et en prison. N'est-ce pas là qu'il y a le plus besoin d'être soutenu? Toutefois, ne désirant pas le voir imiter et suivre, je me permettrai de critiquer sa manière de faire.

Ainsi le rejet de l'illégalisme, auquel nous conduisent des raisons nombreuses — confirmées par quelles expériences! — ne signifie ni pusillanime affectation d'honnêteté bourgeoise, ni « lâchage » de nos camarades réfractaires. Il était utile de le specifier.

LE MASQUE.

FIN

UN DÉSASTRE

A Madame X.

Des coteaux et des monts l'eau qui descend, brutale,
En un lac agité dans les plaines s'étale,
Après avoir en nous, par son débordement,
Répandu la tristesse et l'épouvantement.

Le ruisseau chuchoteur où le pâtre s'abreuve
Grossit comme un torrent, le torrent comme un fleuve;
Et le fleuve, à son tour, emporté, furieux,
Semble vouloir monter jusqu'au faîte des cieux....

Pour vous représenter cet atroce déluge,
Vous de qui sa colère ignore le refuge,
Pensez qu'il pleut ici depuis bientôt cinq mois,

Comme si retombaient sur les champs et les bois
Les pleurs de désespoir, de détresse et de haine
Versés depuis toujours par l'infortune humaine.

Eugène BIZEAU.

Dimanche 15 Septembre

JOURNÉE DE PLEIN AIR

en Camaraderie

DANS LA FORÊT DE SÉNART

Rendez-vous à la gare du Quai d'Orsay, dans la salle des Pas-Perdus, à 9 h. 21 du matin et à 10 h. 02 à la gare d'Athis-Mons.

Distribution d'invendus et de brochures, etc.

Se munir de provisions. — Appel est fait aux musiciens et chanteurs amateurs

Le long du chemin

Libéralités patronales

Certaines feuilles ne tarissent pas d'éloges sur le confort que procurent à leurs ouvriers quelques grosses usines allemandes. C'est ainsi que la société Casella donne à ses salariés la faculté de prendre leurs repas dans un réfectoire spécial moyennant 1 mark par semaine, soit 21 centimes par jour pour deux repas ; qu'elle leur fournit pour rien leurs vêtements de travail, qu'elle leur offre la jouissance de 576 cabines de douches et de 100 baignoires, savons et essuie-mains gratuits ; logements à 150 francs par an pour les ouvriers mariés.

Ou bien c'est l'usine F. Bayer et Cie qui met à la disposition de ceux qu'elle exploite : vestiaires, bains-douches, etc., bibliothèque de 12.000 volumes, avec 360 journaux ou périodiques ; « maternité » réservée aux femmes d'ouvriers ; une heure de leçon de chant par semaine, donnée à toutes les ouvrières gratuitement, et qui leur est même payée comme heure de travail...

Sans parler de la surveillance à laquelle doit être soumise la littérature offerte en pâture aux ouvriers des dites firmes, une chose me chiffonne. c'est que Bayer et Cie aient trouvé moyen, pendant les dix dernières années, de distribuer des dividendes oscillant entre 20 et 55 %. Il n'y a pas à dire, la philanthropie, çà prend toujours.

Morkshin School

Le *Théosophe* du 16 août contient, au cours d'un article du Dr Grand, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, la description d'une école sise à Headley (Hants) Angleterre, et dénommée « The Morkshin School », description que nous pensons de nature à intéresser nos lecteurs :

A Morkshin School, dit le Dr Grand, les enfants ont à apprendre à faire tout par eux-mêmes et à *être* tout pour eux-mêmes. L'Ecole poursuit un double idéal : faire que les enfants aient le sentiment de la fraternité de l'humanité et soient conscients de leur rapport avec le reste de l'univers ; ensuite, qu'ils soient en mesure de faire pratiquement toutes choses susceptibles de subvenir aux nécessités matérielles de chaque jour. Ils doivent donc apprendre à agir avec indépendance, mais à coopérer spirituellement.

Ils ne doivent pas, seulement, acquérir les connaissances spéciales qui leur assureront une place lucrative ou l'entrée dans une profession, mais se familiariser avec toutes les choses simples et pratiques dont la vie se compose, relatives à la nourriture, au vêtement, à l'habitation, au sommeil, au jeu, à la souffrance, la camaraderie, la foi, l'amour, toutes choses qui ont leur poésie, qui sont belles, nobles, fécondes en joies, si nous savons les rendre telles et qui permettront à ces enfants de devenir des hommes utiles, des hommes qui seront à leur place dans toutes les situations possibles, dans n'importe quelle nation, sous n'importe quel climat, à la ville, comme à la campagne.

Point de séparation établie entre le matériel et le spirituel, car leur intention est constante ; toute chose matérielle a une signification spirituelle et l'esprit a des aspects matériels sans nombre.

Tel est l'objectif, dont la réalisation complète est difficile à atteindre, comme celle de tout

EN ATTENDANT LE VERDICT...

On nous communique les impressions de cellule d'un des camarades impliqués dans la fameuse Association de malfaiteurs dépeignant sans pose, sans affectation, le sort qui lui est fait en prison préventive. Nous avons pensé que les lecteurs de l'« anarchie » seraient heureux de se rendre compte de l'état d'être et la conclusion d'un de ceux sur qui pèse la menace d'une vindicte d'autant plus à redouter que ceux qui l'exerceront se sont sentis plus atteints.

I

Après avoir franchi plusieurs portes qui s'ouvrent avec un grand bruit de ferraille, et traversé une série de corridors sombres, me voici dans un grand couloir clair, large de trois mètres et aussi haut que tout le bâtiment de quatre étages. Les cellules des trois étages supérieurs s'ouvrent de chaque côté de ce couloir sur une sorte de balcon attenant au mur et soutenu par d'énormes consoles en fer. On y accède par un escalier situé à l'une des extrémités. Ce qui impressionne d'abord, c'est l'immensité et l'uniformité de toutes les portes alignées et numérotées, avec leurs énormes serrures qui font tant de bruit quand les gardiens y font tourner leurs clés.

La cellule où je suis enfermé est une pièce qui peut avoir trois mètres de long et me semble de quelques centimètres plus large. Les murs en sont peints à l'huile, d'une couleur bleuâtre jusqu'au niveau de la porte, c'est-à-dire à deux mètres du sol environ. Ils sont jaunes au dessus jusqu'au plafond blanchi, et distant de quatre mètres du parquet en chêne sur lequel je marche une partie de la journée.

La porte, en chêne également, a cinq centimètres d'épaisseur et quatre vingts de largeur. A mi-hauteur une petite tablette y est fixée par une console et surmontée d'un guichet carré. C'est par là que l'on me passe ma nourriture.

Un peu plus haut, un petit trou rond et vitré, de deux centimètres de diamètre, sorte de judas par lequel le gardien qui se promène continuellement dans le couloir peut se rendre compte de ce que je fais.

Juste en face la porte se trouve la fenêtre, s'il est permis d'appeler ainsi la baie vitrée par où me vient la lumière ; assez grande certes (elle a bien trois mètres carrés de superficie) mais qui ne s'ouvre point; il y a simplement à la partie supérieure un chassis mobile qui permet a l'air de se renouveler. Le tout est divisé en trente-trois petits carreaux un peu plus hauts que larges. Derrière ces vitres, en verre dépoli pour qu'on ne puisse rien distinguer au travers — à peine un petit coin de ciel par-dessus la muraille voisine — douze énormes barreaux sont scellés dans la pierre, en haut et en bas, et reliés entre eux au milieu par une autre barre plus grosse encore, scellée elle aussi.

Je dois à la vérité de dire que je suis un peu favorisé du sort; ma fenêtre donnant au midi, je vois le soleil de dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir.

En entrant dans ma cellule j'aperçois à gauche le water-closet, c'est à-dire une cuvette en terre, émaillée, de cinquante centimètres de hauteur. Grâce à un anneau que l'on tire, il se produit un échappement d'eau qui entraîne tout à l'égout. A côté de cet anneau se trouve un robinet à eau potable.

Non loin de là est mon lit, couchette à une personne, dont un côté est fixée au mur et qui peut se plier et se déplier à volonté. Chaque matin je commence par plier d'une façon très symétrique mes deux couvertures et mes draps, puis je relève le châssis qui vient s'appliquer contre le mur auquel il sera retenu par un crochet. L'unique matelas que j'ai laissé dessus se trouvant ainsi enserré mon lit ne tient qu'une place très restreinte, vingt centimètres peut-etre. Je le recouvre des draps et des couvertures, toujours bien soigneusement, et ma chambre est faite.

A droite est installée, entre la porte et le mur latéral, une étagère, composée de deux planches longues d'un mètre, larges d'une trentaine de centimètres ; c'est sur elle que je dépose mes vivres, mes papiers, mes ustensiles de toilette, les seules choses que je possède, d'ailleurs.

J'accroche mes habits à un porte-manteau placé sous la tablette du bas. Voilà, en face le lit, une tablette en chêne, attachée à la paroi par deux lames de fer à charnières qui permettent de la redresser contre celle-ci : c'est ma table. Tout à côté, une chaise en bois massif est enchaînée à ce même mur. Quand j'aurai ajouté qu'une lampe électrique éclaire ma cellule, toute la nuit troublant mon sommeil, mais permettant au gardien de ne pas me perdre de vue, ma description sera terminée.

II

Le menu y est aussi peu varié que peu recherché.

Il se compose invariablement tous les matins d'une boule de son et d'une ration de bouillon. Le pain que l'on touche à huit heures doit servir pour toute la journée; c'est un pain noir qui étant mal travaillé et insuffisament cuit est lourd et indigeste. Le demi-litre de bouillon que l'on distribue a neuf heures et dont il est bien difficile de définir le goût, est mangeable quand il est bien chaud, mais très souvent on nous l'apporte à peine tiède, on obtient alors en y cassant ce mauvais pain une maigre soupe. Le repas du soir qui a lieu à trois heures et demi est, lui, un peu plus substantiel et plus varié que celui du matin. Ce n'est jamais qu'une portion de légumes, mais qu'on change tous les jours. Voici le menu : le lundi, haricots rouges —le mardi, une sorte de purée de pommes de terre—le mercredi, ou des lentilles ou une purée de pois—le jeudi, oh! le jeudi c'est fête: dans le riz dit au gras, nage un morceau de bœuf bouilli!—le vendredi, pommes de terre comme le mardi— le samedi, haricots blancs—le dimanche! joie nouvelle; la purée de pommes de terre est accompagné d'une tranche de bœuf cuit à l'eau, laquelle constituera la soupe des jours suivants.

On ne mange donc pas deux fois de suite les mêmes aliments, mais hélas! ce qu'on retrouve invariablement tous les jours, c'est l'eau chaude dans laquelle baignent ces légumes, et trop souvent elle est plus abondante que les légumes eux—mêmes. Cette nourriture est mauvaise, mais il est permis à tout prévenu qui dispose de quelque argent, d'améliorer son ordinaire en faisant venir de la cantine beurre, fromage, œufs, confiture, chocolat, sucre, sardines, figues, lait vin.

Mêmes « les abrutis » peuvent s'y procurer pipes, cigares, papier à cigarettes et tabac au prix de la régie.

Chaque jour, vers onze heures, un employé passe prendre la commande, et le surlendemain on reçoit ce qu'on a demandé. Il est permis aussi de faire venir des mets du restaurant par un commissionnaire spécial attaché à la prison. Une grossière cuillère de bois, à peu près semblable à celles dont se servent les cuisiniers pour remuer leur sauces, constitue tout le couvert.

(*à suivre*) L'UN D'EUX.

idéal. Par quels moyens cherche-t-on à atteindre cette réalisation ?

Avant tout la santé est, l'objet d'une attention spéciale. Il faut qu'un enfant soit en bonne santé, avant de songer à lui demander quoi que ce soit. La santé est une condition de bonheur et là où est le bonheur, là sont aussi, toujours, de belles pensées, de beaux sentiments ; car la santé ne consiste pas uniquement dans la possession d'une force suffisante pour venir à bout de la tâche quotidienne, sans éprouver trop de souffrance ou sans quelle paraisse trop lourde ; la santé signifie un état qui comporte un afflux continu de bonheur ne provenant pas seulement du bien-être corporel, mais encore d'un mental en paix avec lui-même et d'un esprit qui se reconnait comme une chose éternelle.

Régime végétarien sans cuisson ; vêtements simples, faits à la main et peu nombreux, dans la conviction que notre force s'accroit en nous accoutumant graduellement à porter le moins possible de vêtements. Porter peu de vêtements et se nourrir d'aliments non cuits, aide, non seulement à se bien porter, mais en simplifiant l'existence, laisse plus de temps pour vivre la vie réelle.

Pas de domestiques. Les petits services de la vie journalière sont rendus nobles et chacun en prend sa part, suivant sa force et sa capa-

On fournit aux enfants des matériaux pour construire eux-mêmes leurs jouets, en exerçant leur ingéniosité. Les jouets tout confectionnés n'incitent qu'à la destruction ; ils ne sont pas éducatifs. De plus, les enfants doivent être dressés à prêter sans hésitation et à oublier la différence entre le « mien » et le « tien ». On encourage chez eux l'être, non la possession ; la camaraderie, non la rivalité.

Religion est synonyme de vie. Aucune doctrine n'est suivie spécialement ; pas d'heure déterminée pour la prière. L'Ecole se place au point où toutes les croyances se rencontrent, sur la base de la vérité. Des lectures sont faites dans n'importe quelle écriture sainte et dans tout auteur dont l'œuvre est susceptible d'aider au bonheur et à l'élévation de l'humanité, car une œuvre semblable est aussi une écriture sainte.

Les enfants sont traités par ceux qui les dirigent, comme s'ils étaient leurs égaux en âge et en raison, comme des amis et leurs rapports sont empreints de respect mutuel et de constante sympathie.

On étouffe tout préjugé de classe, de sexe, de credo, de race, de nationalité, pour éveiller, au contraire, l'amour universel.

On développe le caractère plutôt que la connaissance des faits ; le cœur plutôt que le cerveau ; l'intuition plutôt que l'instruction.

Règle et discipline sont presque totalement supprimées et remplacées par la liberté, l'amour, la confiance, qui sont ce à quoi nous aspirons tous.

Pas de récompenses ni de punitions ; bien faire est sa propre récompense ; la maladie, le remords punissent suffisamment toute désobéissance à la nature et à la conscience.

Tout cela est, jusqu'à un certain point, excellent, bien qu'un peu empreint d'un certain doctrinarisme en ce qui concerne les prescriptions relatives au vêtement et à l'alimentation. Mais que vient faire l'élément spirituel qu'on devine latent sous chacune des pensées qui président au fonctionnement de cette école ? Quel besoin d'Ecriture sainte, de prière, de préoccupations relatives aux croyances, au spirituel, à toutes ces recherches qui sont de puériles amusettes par rapport à la seule chose qui importe dans l'éducation de l'enfant : le préparer à jouir de la vie utilement, agréablement, avec intensité, mais sans déséquilibre.

Robert LAGLANE.

NOTRE CORRESPONDANCE

Les meurtres passionnels

A Amos.

J'ai sous les yeux, ton dernier article, concernant le drame passionnel de la rue Vignon. Le fond en est excellent ; j'estime, avec toi, qu'il est curieux de remarquer que, même les gens cultivés, les lettrés les plus éminents, se conduisent comme de véritables brutes, parce qu'ils ne sont pas maîtres de leurs passions.

Mais plusieurs phrases de ton article prêtent à l'équivoque. Tu dis, par exemple : « Lorsque celui qui aime cesse de témoigner à l'aimé l'intérêt qu'il attendait de lui, il est compréhensible que souffrance s'ensuive ? » Puis plus loin : « l'amour libre ne prétend pas supprimer la jalousie ni la souffrance qu'occasionnent les amours malheureuses. »

Je suis un partisan de l'amour libre parce que, justement, je crois que seul, l'amour libre est capable de supprimer la souffrance amoureuse et, par suite, les drames passionnels, les coups, les viols, l'onanisme, etc... Mais je le suis surtout, et avant tout, parce qu'anarchiste. Et je me représente mal un anarchiste souffrant de ce qu'une compagne l'aura délaissé.

Je sais que la jalousie est un des préjugés les plus enracinés et je connais beaucoup de copains qui développent de belles théories sur l'amour libre, et qui, pour un regard, pour une œillade, un sourire, feraient volontiers une scène à leur compagne.

Est-ce que ces copains-là pratiquent l'amour libre ? Que non pas ! si un anarchiste souffre par amour, c'est qu'il n'est pas maître de ses nerfs. En poussant ta pensée jusqu'au bout, tu arriverais à considérer la jalousie, ou même la souffrance amoureuse — appelle cela comme tu voudras — comme une loi, naturelle, inéluctable.

Je crois moi que, là comme ailleurs il y a un remède et ce remède c'est la Volonté.

« L'amour est enfant de Bohême, qui n'a jamais connu de lois... »

Constatant cela je veux aimer qui me plaît et quand cela me plaît. Mais je ne veux pas cela pour moi seulement, je le veux aussi pour la femme. J'aime et je suis aimé, je suis heureux. Ma compagne d'une nature plus ardente ne l'est pas complètement, elle éprouve le besoin d'avoir des rapports sexuels avec un autre ; je n'en souffrirai aucunement. L'anarchiste qui souffre de l'amour ne se différencie guère du public vulgaire.

Tu dis, en terminant, que les anarchistes individualistes voudraient créer, en leur milieu, un état d'esprit qui rende impossible des tragédies comme celle qui nous occupe. Cette volonté est louable, mais si les anarchistes ne réagissent pas sur eux-mêmes pour maîtriser leur sens et leurs nerfs, je crois que l'amour libre restera longtemps une théorie et que très peu sauront le pratiquer.

Fernand DUQUESNES.

Anarchiste, j'approuve votre désir d'un état social en lequel les conflits passionnels et leurs tragédies meurtrières auraient disparu, mais, hélas, je crois que c'est là chose impossible. Sans doute la « jalousie » — cause de presque tous les crimes dits passionnels — s'étant transformée (sans avoir disparu complètement), les drames d'amour seront plus rares, ils ne revêtiront pas toujours leur aspect brutal et sanguinaire actuel (et encore n'est-ce pas absolument certain) mais, pour avoir changé d'apparence, ils n'en existeront pas moins, je le crains. L'individu souffrira de l'amour comme il souffre, et suivant son état d'esprit, la résistance de ses nerfs, son imagination, il se déterminera de telle ou telle autre manière, tout comme actuellement, et il est tout au moins présomptueux de dire que les crimes d'amour cesseront, la jalousie qui les provoque ayant continué d'être. Certes, cette jalousie ne sera plus la même et tels éléments qui la composent comme : *la peur de manquer*, le *sentiment propriétaire*, la *crainte du ridicule*, la *vanité* etc., etc., auront disparu avec l'état social que nous subissons, mais la partie instinctive de ce sentiment, cette préférence *d'un* mâle pour *une* femelle et le dédain de celle-ci avec, comme corollaire, chez celui-là le dépit de n'être pas choisi, le froissement et l'amertume cruels de se voir repoussé et délaissé pour un autre tout cela demeurant, la jalousie avec toutes ses conséquences possibles réapparaitra Et il n'en peut être autrement car sans jalousie pas d'amour ; or, l'amour étant le maître de toute chose et la raison de vivre, ne peut prendre fin. Si l'on aime vraiment, on est jaloux *parce que* l'on aime, et *de ce que* l'on aime. L'être aimé vous est connu, entièrement connu ; vous en savez *la valeur*, certaines choses vous restent que vous ne pouvez oublier ; des heures d'abandon ou d'extase, certaines images ne s'effaceront jamais de votre mémoire, telles paroles telles attitudes, tels gestes resteront gravés en votre cerveau, votre cœur gardera si bien le souvenir de telles sensations sublimes, que vous en resterez longtemps comme imprégné, et la pensée qu'un autre pourra éprouver de telles choses — à votre place — vous rendra fou. Et cela suffira à constituer votre jalousie et à justifier, à vos yeux, votre vengeance contre l'être que vous accuserez de trahison et dont le seul crime sera cependant de ne plus vous aimer.

Et dès lors vous voilà décidé jusqu'au crime à retrouver ce que vous considérez comme vous étant dû, car pour celui qui aime la douleur sera moindre de prendre complètement l'être aimé que de le savoir à un autre, et il tue, et quand il tue il se sent soulagé...

. . . . . .

Certes la transformation sociale que nous rêvons transformera l'amour et nous fera une autre mentalité affective, mais il faudra compter toujours avec la jalousie dont les causes sont dans la nature de l'être humain lui-même et dont les effets néfastes pourront encore se manifester. Que les crimes d'amour se raréfient, c'est probable et seuls, je crois, demeureront ceux provoqués vraiment par une passion puissante et irraisonnée, mais, si l'on respecte chez autrui *sa liberté d'aimer*, l'exercice de cette liberté ne sera pas sans causer parfois quelque catastrophe, et on souffrira toujours d'un abandon, on pleurera d'une rupture — et peut être aussi se vengera-t-on d'une trahison !

Et ce sera de la douleur tout de même !!

Luc RONCILE.

Bibliographie

PEU D'ENFANTS. POURQUOI ? COMMENT ? par Eug. Lericolais : 3 fr. — Edition de la « Bibliothèque de Sexologie sociale ».

Ce livre qui ne fait double emploi ni avec l' « Education Sexuelle » ni avec l' « Initiation Sexuelle » envisage et résout à sa façon les problèmes suivants :

Est-il moral, est-il permis de limiter le nombre des enfants ? — Cette limitation est-elle possible et par quels moyens ? — Y a-t-il intérêt pour les couples humains à n'avoir pas ou à n'avoir que peu d'enfants ? — Un petit nombre d'enfants, sains, vigoureux, bien élevés et instruits, ne vaut-il pas mieux pour l'avenir de notre race qu'une foule de petits êtres chétifs, tarés, dégénérés, malades ou candidats aux maladies et mal nourris, mal vêtus, mal armés pour les batailles de la vie ?

Ce qui nous paraît le rendre surtout utile, c'est le grand nombre de documents : tableaux schématiques et graphiques, dont il est rempli et qui en font un instrument de travail très appréciable pour qui désire étudier à fond les questions.

LA SOCIÉTÉ MOURANTE ET LE NÉO-MALTHUSIANISME, par Fernand Kolney, édition de « Génération Consciente » (10 cent).

L'IDÉE LIBRE. N° 10. — Septembre 1912

Sommaire : *Ne la défendons pas* (Brouhin et A. Lorulot). — *Des cris sous la meule* (M. Dévaldès). — *Œdipe* (Han Ryner). — *La mort de l'Idéalisme* (Lucie Guyot. — *Utilité de la science mathématique* (C.-A. Laisant.) — *Psychologie et Criminalité* (Dr M. Leroy. Administration et Rédaction : A. Lorulot, 74, rue Compans, Paris. — Un no 0 fr. 30.

Revue des Journaux

THE MIRROR

... Une femme qui voudrait détourner son compagnon ou mari d'un but utile dans la vie serait pire qu'une femme infidèle. Il y a des femmes et des maris fidèles avec lesquels vivre est un enfer. Je ne nie pas à la chasteté d'être une qualité. Je dis qu'il y a d'autres qualités que ne compensent ni la chasteté ni la constance ni la continence. J'ai connu mille maris infidèles qui aimaient leurs femmes et j'ai vu des femmes infidèles qui aimaient leurs maris... J'ai vu des hommes et des femmes fidèles l'un à l'autre tout en se haïssant ; j'ai connu un homme marié qui méprisait sa maîtresse et une femme mariée à qui son amant répugnait. Tout cela peut très bien ne pas être logique, mais il y a des gens qui sont fait de la sorte et c'est tout. Et gout cela est dû à notre « moralité d'esclaves » — moralité qui n'est pas sanctionnée sincèrement par la conscience individuelle, moralité imposée arbitrairement du dehors aux hommes et aux femmes. Ce à quoi il faut s'opposer, c'est à l'exaltation d'une vertu par dessus les autres. Il y a des hommes et des femmes fidèles les uns aux autres sexuellement, mais sur lesquels on ne peut compter pour le reste. Il est des gens dont la vie privée est irréprochable, mais qui sont des coquins, des prévoricateurs, des concussionnaires, des corrupteurs, des exploiteurs de pauvres. Il y a des hommes fidèles à leurs femmes qui n'hésitent pas à donner aux malheureuses qu'ils emploient un salaire tel qu'elles ne peuvent se passer d'un « ami ». Il y a des pères de famille admirables qui drainent l'argent des misérables dans des combinaisons financières sans la moindre valeur. Il y a des femmes vertueuses dont le cœur est fermé à la douleur et à la compassion. La vertu est une belle chose à la vérité, exaltée pompeusement mais la vertu de la pureté perd beaucoup de sa valeur en ce sens qu'elle se rattache de très près à l'idée de propriété. Elle indique trop souvent que l'homme est le propriétaire de sa femme que la femme, dépend uniquement de son homme pour vivre : La femme devrait être davantage qu'un usufruit et l'homme qu'un bon de pain...

William M. REEDY.

Contre réception d'une feuille de colis postal 3, 5, 10 kgr, enverrons un paquet d'invendus. Mieux vaut les distribuer que nous les vendions au poids du papier, car ils nous encombrent.

Trois Mots aux Amis

LES CAMARADES désirant rencontrer notre ami E. ARMAND le trouveront sûrement les lundi, mardi et mercredi de chaque semaine.

E. MOREAUX, 160, boulevard de Grenelle, Paris, désirerait se mettre en relations avec bons copains résidant à Marseille.

LEON MARIUS demande nouvelles de Tonton et Titine.

ANDRE, de Raon-l'Etape. — Suis au journal. Le Moine.

COPAIN cordonnier vendrait son matériel : machine Singer neuve et le reste à l'etat de neuf. Ecrire à Denis au journal.

PRIME, Lyon. — Donne de tes nouvelles. Bernard, au journal.

CHARLES ARTHUR. Voiture vendue 15 fr. : 7 fr. 50 *anarchie* et 7 fr. 50 *Idée Libre*.

ANDREE et les amis écriront 39, rue au Maire (3e arr.)

Dimanche 8 Septembre, à 2 h. 1/2, Salle Dumonteil, 8, rue de Ménilmontant. Réunion publique et contradictoire par les camarades Lorulot et Lanoff. — Sujet :

Contre les Bagnes Militaires

TOURNÉE DE CONFÉRENCES

André Lorulot organise incessamment (fin septembre) une tournée de conférences dans l'Ouest, (Normandie, Bretagne, Centre). Les camarades habitant les localités de cette région, désireux de participer à l'organisation d'une réunion publique sont priés de se mettre en relations au plus vite avec Lorulot, 74, rue Compans, Paris à l'« Idée Libre ».

Où l'on se voit, Où l'on discute

LOCAL DU JOURNAL : 30, rue des Amandiers (au fond de la cour). — Tous les mercredi, à 3 heures de l'après-midi, entretiens familiers entre « amis de l'*anarchie* ».

CAUSERIES POPULAIRES. — Salle Beyersdorfer, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville, lundi 9 Septembre, à 8 h. 1/2 : « Constitution de la matière », par Duchesne (H).

CAUSERIES POPULAIRES DU XIIme. — U. P., 157, fg. St. Antoine, Jeudi 5 septembre à 9 h. : « Notre campagne d'hiver » par E. Armand.

CAUSERIES POPULAIRES DU XIVe. — Salle Madras, 164, rue d'Alésia. — Mercredi 11 septembre à 8 h. 1/2 : Causerie éducative.

FÉDÉRATION COMMUNISTE DU XIIme. — Samedi 7 septembre, rendez-vous des copains 8 h. 1/2 à la Porte Dorée.

FÉDÉRATION COMMUNISTE DES Ve et XIIIe. — Salle de la Prolétarienne, 76, rue Mouffetard. — Jeudi 12 septembre, à 8 h. 1/2, causerie contradictoire par Ragon, sur « Coopération et Communisme libertaire.

F. C. A. — GROUPE DU XIIIe, à l'Etoile d'Or, 4, avenue d'Italie. — Mardi 10 septembre à 8 h. 1/2, causerie.

VIENNE. — Causeries Populaires, 133, rue Serpaize, samedi 7 septembre à 8 h. du soir : Causerie entre tous.

LILLE. — GROUPE D'ÉTUDES SOCIALES et SCIENTIFIQUES, 38, rue Bourdeau. — Samedi 7 septembre discussion entre copains.

ROUEN. — Tous les mercredis et samedis de chaque semaine, à 8 h. et demie du soir, rue Lemire, 36 (Saint-Sever) Causerie-Discussion. — Cordial appel à tous.

LONDRES. — Groupe d'études sociales, 99, Charlotte street, (Bedford passage) W. — Samedi 7 septembre : Causerie.

Un peu de librairie

Il est évident que nous pouvons procurer aux camarades tous les livres qu'ils désirent indépendamment de ceux que nous annonçons — uniquement pour faciliter leur choix. En nous réservant leurs commandes, ils contribueront au développement de notre travail!

Haeckel.	Origines de l'homme	1.	1.10
—	Religion et évolution	1.50	1.70
—	Le Monisme	1.	1.10
—	Les Merveilles de la vie	2.50	2.80
—	Histoire de la création	3.	3.50
—	Les Enigmes de l'univers	2.	2.30
Elisée Reclus.	Histoire d'un ruisseau	3.	3.30
—	» d'une montagne	3.	3.30
Elie Reclus.	Les primitifs d'Australie	3.	3.30
Huxley.	Du Singe à l'homme.	2.	2.25
—	Les Sciences naturelles et l'Education.	3.50	3.80
Stackelberg.	A. B. C. de l'Astronomie	2.	2.30
Darwin.	Origine des Espèces.	2.50	2.90
—	La Descendance de l'homme	3.	3.50
Buchner.	L'Homme selon la Science	2.	2.25
—	Force et Matière	2.	2.25
—	Nature et Science	6.	6.50
A. Lefèvre.	La Religion	4.50	5 »
Bolsche.	Descendance de l'homme	1.50	1.70
Pergame.	Origine de la Vie	1.50	1.70
Sauerwein.	Histoire de la terre	1.50	1.70
Nergal.	Evolution des Mondes	1. 0	1.70
Lamarck.	Philosophie zoologique	2.	2.30
H. Spencer.	Qu'est-ce que la Morale?	2.	2.30
—	L'Education	2.	2.30
Topinard.	L'homme dans la nature	6.	6.50
Dupuis.	Origine de tous les cultes	1.35	1.75
Herbart.	Comment élever nos enfants ?	2.	2.25
Bastian.	Le cerveau, organe de la pensée (2 vol.)	12.	13 »

A LIRE

Eugène Lericolais

Peu d'enfants

Pourquoi ? Comment ?

3 francs

John Henry Mackay :

LES ANARCHISTES

2e édition : 3 fr. 50

H. J. WELLS.

ANNE VÉRONIQUE

Roman social 3 fr. 50.

OSTWALD :

L'ÉNERGIE

3 fr. 50

SANINE

Roman individualiste

par Michel ARTZYBACHEFF

3 fr. 50

GUSTAVE LE BON :

LES OPINIONS ET LES CROYANCES

3 fr. 50

G. BESSÈDE :

L'INITIATION SEXUELLE

3 fr.

Imp. spéciale de « l'anarchie ».

TRAVAIL EN CAMARADERIE

Le gérant : LABREGÈRE